

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 37 (1899)
Heft: 35

Artikel: Voltaire et Piron
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-197716>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

injuste si elle n'était basée, d'une part, sur cette remarque, que la voix ne prend d'ordinaire trop d'extension que lorsqu'elle est portée par le développement de certaines passions, telles que la colère, l'envie, la dureté de caractère; et, d'autre part, qu'il est fort rare, lorsque c'est une simple infirmité de l'organe, que l'on ne puisse le modifier dans l'enfance par les soins d'une bonne éducation.

Voltaire et Piron. — Tous les deux paraissaient largement l'épigramme, les répliques vives et mordantes. Cependant Piron avait incontestablement la supériorité sur son rival; c'était, dans ce genre de combat, l'athlète le plus fort qui ait jamais existé; il avait la répartie vraiment terrassante et prompte comme l'attaque.

Aussi bien, Voltaire, qui avait été maintes fois l'objet de ses traits satiriques, redoutait-il sa rencontre.

Un jour, Voltaire fut convié à un grand dîner, où il devait se trouver en compagnie de nombreuses célébrités littéraires et autres personnalités de distinction. Mais quand il apprit que Piron serait au nombre des convives, il refusa formellement, sous un prétexte quelconque, l'invitation qui lui était faite.

L'amphitryon l'engagea alors vivement à lui éviter un pareil affront, l'assurant d'ailleurs qu'il prendrait ses mesures pour que Piron ne pût prononcer que quatre mots dans le cas où la conversation viendrait à s'engager entre eux.

Rassuré par cette promesse, Voltaire accepta enfin l'invitation. Il lui parut, en effet, qu'il n'était guère difficile de lutter avec un adversaire dont les réparties seraient ainsi limitées.

Au cours du dîner, Voltaire, qui se trouvait placé non loin de Piron, trouva certain mets si bon qu'il ne put s'empêcher de s'écrier: «C'est vraiment délicieux, exquis!... Si je m'écouais, j'en mangerais autant que Samson tua de Philistins!»

— Avec la même mâchoire? ajouta vivement Piron.

Le trait était sanglant. Et cependant il n'avait dit que quatre mots.

Un professeur distrait.

Il y avait autrefois à l'Académie de Lausanne un vieux professeur de philosophie dont les excentricités et les distractions étaient devenues légendaires. Tout entier aux devoirs de sa tâche, absorbé par des études approfondies, les choses ordinaires de la vie lui étaient d'une indifférence absolue. A peine prenait-il le temps de manger, qu'il considérait comme du temps perdu. N'ayant aucun souci de sa toilette, il ne remplaçait un vêtement que lorsqu'il était usé jusqu'à la corde.

Un jour, il s'aperçut cependant que son pantalon était dans un état déplorable. Sa vieille servante le lui avait d'ailleurs souvent fait observer en lui disant:

«Mais le pantalon de monsieur ne peut plus aller, il est complètement taché, usé, et ne tient plus qu'à un fil. Il pourrait bien, un beau moment, faire un vilain affront à monsieur.»

Malgré cela le professeur de philosophie porta encore, pendant deux ou trois semaines, ce misérable vêtement. Vint enfin le jour où ses idées quelque peu redescendues sur la terre, au milieu des réalités de la vie, il entra chez un marchand d'habits et acheta un pantalon, le premier qu'on lui présentait, peu lui importait la couleur de l'étoffe et la coupe. C'était là son moindre souci.

Le lendemain matin, il mit son nouveau pantalon, laissa le vieux sur une chaise, et,

sans déjeuner — il ne prenait jamais de nourriture en se levant — il courut donner son cours.

Absente à ce moment-là, sa vieille servante Albertine entra une demi-heure plus tard et alla faire la chambre du professeur. Elle ne tarda pas à remarquer le pantalon de son maître. A cette vue elle resta confondue, stupéfaite.

«Hé! mon père! s'écria-t-elle, quelle étourderie, quelle distraction!... Voilà notre vieux qui est parti sans son pantalon!... Tiens possible!... Hélas! oui, il n'a que celui-là!»

Et étant vivement son tablier, elle prend le vêtement sous son bras, court à l'Académie, et, tout anxieuse, tout inquiète pour son pauvre maître, elle heurte timidement à la porte de l'auditoire de philosophie.

Le professeur se présente.

— Ah! monsieur en amis un... à la bonne heure... J'ai cru que monsieur avait oublié son...

— Non, non, ma bonne Albertine... merci... Calmez-vous et rentrez seulement à la maison.

«Quelle excellente fille, se disait en lui-même le professeur en regagnant sa chaire, quel dévouement à son maître!»

Lè z'ovradzo à la maiti.

Quand on a cauquies focherà dè vegnès qu'on pao pas fère sè-mimo et qu'on ne vao pas bailli lo travau à n'on vengnol, po avai meim dè cousons, on lè fà fère à la maiti: lo vengnol portè lo fèrè, fochèrè, rebillè, rabillien, fà lè z'èfolliès et lè veneindzès; lo maitrè l'ài tint comto dè la maiti dâi pacés, dâo bumeint, dè la paille, àobin feinameint d'on tant, suivant lo convegnent, et quand s'ein vint lè veneindzès, la maiti dè la recolta est por cé qu'à lè vegnès et l'autra restè à vengnol.

Et l'est la mima tsouza po bin dâi z'autro z'ovradzo: se vo z'ài on part dè noyi àobin dè tsatagni que cein vo z'eimbitè d'allà sacorè, vo lè fèdès assebin ramassà à la maiti et se lo gaillà que lè vo z'a grulà tràovè veingt lottà dè coquies àobin dè tsatagnès, dâi vo z'ein apportà dix et lè dix z'autro sont por li.

Ao dzo dè hoai, y'a onco bin dâi pourro diabblio que n'ont pas trào pè l'hotò que sont onco tot conteints dè s'escormantsi dinse po avai oquie et, dein dâi bounès z'annaiès, cliào z'ovradzo à la maiti sont pas onco tant dè mepresi et cliào que travaillent font dâi iadzo onco dâi bounès dzornâ.

Ora, vouaïque duès z'histoires rappo à dâi z'ovrà à la maiti:

Lo père Niousset qu'a prâo bin à sèlâo et papâi dein la garda-roba est pingre qu'on dianstre et dè bio savâi que ne tracè pas après lè pourro po l'ài bailli oquie.

L'a on moué dè tsamps et, l'an passà, lè z'avâi quasu trè ti pliantà à truffès po poi ein reveindrè et sè fère dè la mounia.

Quand don lè truffès furent màoères, lè z'a fe trère et ne sé pas coumeint s'ein s'est fe, mà sè z'ovrà avioit bo et bin àobliâ on tsamp qu'étâi on bocon liein et qu'étâi assebin pliantà dè truffès.

Niousset, qu'est dza on bocon vilho, ne sè rassovegnai pas dè cé tsamp et n'ein su rein; mà tantia que lè truffès restâvont adè quie sein que nion ein aussè pi cousin. Et l'étâi portant lo momeint dè lè trère po pas lè païdrè.

On certain Pijolle, on pourro diabblio avoué 'na beinda d'einfants, qu'avâi vu cé tsamp, sè peinsâ d'allà ein derè dou mots à Niousset.

— Se vo volliâ, onellio Niousset, lè vo trèse à la maiti? se l'ài fe.

Adon lo vilho rance, qu'avâi atant cousin dè

sè truffès què dè se n'ardzeint, n'a-te pas zu lo front dè l'ài derè:

— Y'è on àdze d'épenès ào bet dè mon prâ dè Courtavau, vâo-tou lè mè trère à la maiti.

Lo père Grollon a derrâi sa grandze on gros ceresi, dè cliào petites cerisès naires que sont tant bounès po fère lo riquiqui; mà coumeint cé abro est hiaut dè fonda et que n'est pas tant ézi po allà su lè bessès, s'est décidâ à fère couilli clià fruita à la maiti po ein avai cauquies breintâ po fère dâo quirche, kâ Grollon amè adè s'ein teni cauquies botolhiès. L'est verè que cein est tant bon et cein fà tant dè bin; quand, per hazâ, voutron dinâ vo rebouillè pè l'estoma, n'y a rein dè paret po fère passâ voutron mau què 'na bouna tassa dè café nai avoué 'na demi-cassa d'édhie dè cerises dedein.

Don, por ein reveni, Grollon baillâ à couilli sè cerisès à la maiti.

— Te vindrè queri dèman la grant'êtsila qu'est peindia dezo lo couvai se dese à Tialot, cé que dèvéssâi ramassâ la fruita.

— D'accœo! fe stusse.

Lo leindèman lo gaillâ va preindrè l'êtsila, ramassâ la maiti dâo ceresi du la fonda tant qu'ao coutset, que l'ein eut bo et bin trà breintâ, pu, dèval la nè, s'ein revint porta l'êtsila derrâi la grandze ein deseint à Grollon:

— Ora, y'è couilli ma maiti, vo porâi alla couilli la voutra quand cein vo fara pliâsi! Bouna nè! Grand maci!

Boutades.

Berlureau montre à Calino une lettre anonyme injurieuse qu'il vient de recevoir et lui demande ce qu'il doit faire.

— Ma foi, répond l'autre, vous êtes embarrassé pour bien peu de chose: à votre place, je répondrais sur le même ton... et je ne signerais pas non plus.

Fin de repas de table d'hôte.

Un gros monsieur qui, depuis une heure, n'a pas cessé de mastiquer, se penche délicatement à l'oreille de sa voisine:

— Pardon! madame, je suis un peu myope... je vous serais infiniment obligé de me dire si j'ai bien mangé de tout.

Berlureau donne son opinion sur le Métropolitain.

— Ce chemin de fer, voyez-vous, je n'y crois pas... Il ne se fera jamais. Si on adopte la voie souterraine, c'est une affaire enterrée! Si on se décide pour le parcours suspendu, ce sera toujours un projet en l'air.

A un concert du Casino de X...-sur-Mer.

Un monsieur et une dame, qui chantent outrageusement du nez, dévident un interminable duo.

— Voilà, murmure un auditeur, ce qu'on peut appeler un combat... nasal!

Réflexion d'une mondaine:

«La boue de Paris a cela de particulier qu'elle fait des taches noires sur les jupons blancs et des taches blanches sur les jupons noirs.»

L. MONNET.

Papeterie L. MONNET, Lausanne.

3, RUE PÉPINET, 3

Papier à lettre et enveloppes avec en-tête. — Factures. — Circulaires.

Fournitures de bureaux.

Faire-part.

Cartes d'adresse et de visite.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.